



Cercle LEAR

**AUTOUR DE LA MISE EN SCÈNE
DE GEORGES LAUDANT**



**Vendredi 22 octobre de 17h30 à 19h30
Petite salle du Théâtre de la Ville – Espace Cardin**

*Ci-dessus (de ht en bas) : Jacques Weber, interprète de Lear,
et Georges Lavaudant, lors de la présentation du spectacle.*

EXTRAITS ET DOCUMENTS

1. Une source retrouvée de la légende du roi Lear

Recherche et traduction : Françoise Gomez
© Présentation et traduction déposées.

Étienne de Bourbon : *Tractatus de diversis materiis predicabilibus* (vers 1250)

Au XIII^e siècle, Étienne de Bourbon, dominicain et inquisiteur, mort vers 1261, réunit dans un exceptionnel recueil trois mille récits destinés à servir d'exemples (*exempla*) pour la prédication. C'est le *De diversis materiis praedicabilibus* (*Divers sujets pouvant servir à la prédication*). La plus ancienne copie qui nous en est conservée fut léguée par Pierre de Limoges (mort en 1306) à la Bibliothèque de la Sorbonne. C'est là que Jacques Legoff, avec l'aide de l'École des chartes, en entreprit la transcription et l'édition complète (en latin), matériau des éditions scientifiques futures. On y trouve, première partie, section 7 du chapitre VI, consacré à la crainte que l'on doit avoir du purgatoire, dont l'« invention » était alors en cours, la vie légendaire du Roi Leyr, qu'Étienne de Bourbon dit avoir puisée dans l'*Historia Brittonum*. Mais elle se trouve bien plus sûrement dans l'*Historia regum Britanniae* (*Histoire des rois de Bretagne*) rédigée entre 1135 et 1138 par l'écrivain gallois Geoffrey de Monmouth.

L'*exemplum* est défini par Le Goff comme « un récit bref donné comme véridique et destiné à être inséré dans un discours (en général un sermon) pour convaincre un auditoire par une leçon salutaire ». Il s'agit de s'adresser aux fidèles à travers une histoire qui leur parle et correspond à leurs représentations. La présence de l'histoire de Leyr [Lear] dans le *Tractatus* d'Étienne de Bourbon atteste donc de l'ancienneté de la légende de ce roi, et de son possible usage à des fins d'édification morale, lorsque Shakespeare s'en saisit pour la transformer en une tragédie.

LE TEXTE LATIN

Unde legitur in Historia Britonum [sic] quod ante tempus incarnationis dominice fuit in Britannia majori quidam rex Leyr nomine qui habuit tres filias; et cum quereret a maiore si multum deligeret eum, dixit quod ita super omnia. Quam rex nobiliter maritavit et maximam partem regni sui dedit. Hoc idem dixit secunda, et ipse ut priori fecit. Tertia autem minor dixit ei : « Pater, quantum habes tantum vales et ego tantum te diligo. » Pater autem indignatus minus eam dilexit quam alias et minus de ea curavit, jurans quod nihil daret ei de terra sua. Quidam autem rex huius terre que modo Francia dicitur propter mores et pulcritudinem suam eam accepit in uxorem. Cum autem hostes in dictum Leyr irruerent, terram suam reliquit duabus filiabus prioribus et viris earum, qui promiserunt ei quod honorifice eum tractarent, voluntatem suam per omnia facientes. Cum autem se terra spoliasset, abjectus a prioribus, a tertia et viro suo honorifice receptus, per eorum adiutorium ad hereditatem suam rediit et, aliis exhereditatis, eam juniore reliquit.

Prima filia est amor et fiducia quam habet homo in mundanis rebus; secunda est amor et spes quam habet in amicis carnalibus; tertia est amor quam habet in misericordie operibus.

Récit recueilli dans le *Corpus Christianorum, Continuatio medievalis*, CXXIV : Stephani de Borbone *Tractatus de diversis materiis predicabilibus*, éd. de Jacques Berlioz et Jean-Luc Eichenlaub, Turnhout, Brepols publishers, 2002, Tome 1, p. 166-167.

TRADUCTION FRANÇAISE

On lit dans l'*Histoire de Bretagne* qu'avant l'Incarnation de notre Seigneur il y eut en Grande-Bretagne un roi, nommé Leyr [Lear], qui avait trois filles. Comme il demandait à l'aînée si elle l'aimait beaucoup, elle lui dit qu'en effet, elle l'aimait par-dessus tout. Il la maria noblement, et lui donna une large part de son royaume. La cadette répondit de même, et le roi fit avec elle comme avec la première.

Mais la plus jeune lui dit : « Père, autant tu possèdes, autant tu vaux; et moi, à ce prix, je t'aime, seulement. » Indigné, le père lui montra moins d'affection qu'aux autres, et la traita avec moins d'égards, jurant que de sa terre il ne lui donnerait rien.

Un roi, celui du pays qu'on appelle France, la prit pour épouse pour sa conduite et sa beauté. Quand les ennemis du roi Leyr l'attaquèrent, celui-ci abandonna son royaume à ses deux filles aînées et à leurs maris, qui lui promirent de le traiter avec honneur et de faire en tous points sa volonté. Mais après s'être ainsi dépouillé, il fut rejeté par ses aînées; recueilli par la troisième et par son époux avec tous les égards, il rentra en possession de son royaume grâce à leur aide et, après avoir destitué ses autres filles de son héritage, il le laissa à la plus jeune.

La première fille est l'amour et la confiance que l'homme peut avoir dans les choses du monde ; la deuxième est l'amour et l'espérance qu'il trouve dans le commerce charnel de ses amis ; la troisième est l'amour qu'il trouve dans les œuvres de la miséricorde.

BREF COMMENTAIRE

Shakespeare traite donc dans *Lear* une matière légendaire dont la valeur allégorique est attestée dès le XIII^e siècle, et sa vulgarisation relative lui vaut de figurer dans un recueil pratique conçu au service de la prédication. Giorgio Strehler a immédiatement perçu cette dimension :

« La tragédie a été située par Shakespeare au seuil du temps, non et pas hors du temps mais dans une aire historique. On obtient ainsi une *abstraction* des situations, sans pour autant perdre une présence historique possible : l'histoire des hommes en un temps donné. Mais ce temps est très reculé. »¹

Les sources proprement historiques, les fameuses *Chroniques* de Holinshed, se doublent donc d'**une tradition morale et symbolique** dont l'édition complète des *Tragédies* dirigée par Jean-Michel Déprats mentionne la présence dans le champ du droit comme du poème épique : « Shakespeare connaissait aussi les versions données dans le *Miroir des magistrats* (*A Mirror for magistrates*, 1559) et dans *La Reine des fées* de Spenser (*The Faerie Queene*, 1590-1596). »²

On ne peut que remarquer la parenté étymologique entre la vertu de *misericordia* qu'Étienne de Bourbon place au cœur de son *exemplum*, et le nom de celle que

¹ Giorgio Strehler, *Un Théâtre pour la vie*, Feltrinelli 1974, Paris, Fayard, 1980, p. 278.

² Shakespeare, *Tragédies*, Paris, Gallimard, 2002, coll. Pléiade, éd. dirigée par Jean-Michel Déprats, tome II. Notice par Robert Ellrodt. P. 1354 : « Lear et l'histoire ».

Shakespeare retiendra pour la troisième fille destinée à l'incarner : Cordélia. Le cœur (racine *cord-*) est au cœur de cette analogie : la vérité du cœur, le véritable amour, emprunte dans le récit d'Étienne de Bourbon un langage concis et sans détour qui tout ensemble démystifie et permet l'ambiguïté. « *Quantum habes tantum vales* » : « autant tu possèdes, autant tu vaux », ou encore : « tu vaux autant que tu possèdes », démonte d'une formule implacable l'illusion produite par la rhétorique intéressée des aînées qui viennent de s'exprimer... à moins que Lear ne sache y entendre ce qu'il possède en vérité : l'amour de sa fille cadette, qui est le refuge réel de sa valeur.

Le rebondissement de la phrase sur l'adverbe de quantité *tantum* n'est pas moins remarquable par sa condensation. D'une part, en reprenant la construction en équation *tantum... quantum...* la cadette semble entrer dans le système quantificateur des aînées et du père : « je t'aime autant [autant que tu possèdes et que tu vaux] » ; mais le détachement du pronom tonique de première personne, *et ego...* : « et moi », isole ce second *tantum* et lui donne son deuxième sens possible : « seulement ». « *Et ego tantum te diligo* » : « et moi, seulement, simplement, je t'aime. » Ainsi les mêmes termes peuvent-ils exprimer à la fois une provocation critique, fondée sur la vérité que le roi se cache à lui-même, et la solitude de l'aveu simple et sincère. Shakespeare ne cherchera pas à rendre plus explicite ni plus bavarde la parole de Cordelia : au contraire il en creusera encore le mystère et la rareté, face aux tombereaux rhétoriques déversés par les deux aînées, laissant l'action en révéler le sens véritable, étape par étape : « *in misericordie operibus* », dans les œuvres elles-mêmes de la miséricorde.

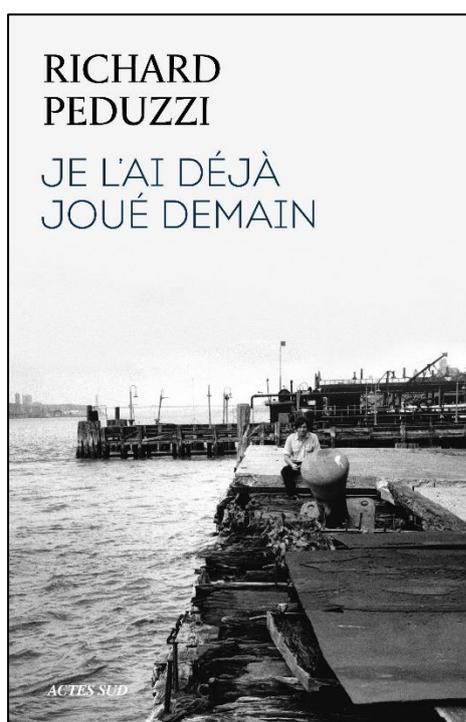
Mais la tragédie va jaillir, comme dans *Hamlet*, de la disjonction temporelle (« *Time is out of joint* ») et de la désarticulation de l'enchaînement chronologique qui permettait, dans l'anecdote, la fin réparatrice et la rétribution de la lucidité retrouvée...

Françoise GOMEZ

2.

Richard Peduzzi : *Je l'ai déjà joué demain*

(sept. 2021)



Un jour, il y a plusieurs années, à Orly, j'ai aperçu au loin, accoudé à un comptoir, un homme tout de noir vêtu, qui me paraissait très élégant. Plus je m'approchais de lui, moins je comprenais comment il était habillé. Puis, arrivé à sa hauteur, j'ai constaté que son costume était cousu de sacs-poubelles, formidablement bien ajustés sur son corps. Il regardait fixement devant lui, buvant un café dans un gobelet en plastique blanc.

Il ressemblait un roi, un roi à l'écart du monde. J'ai pensé au roi Lear. Je n'ai jamais oublié cette vision, et j'ai toujours voulu la retrouver au détour d'une de mes rêveries, dans mon travail. Ce matin-là, dans cette salle, sans plus aucun spectateur, j'ai pensé à cet homme qui aurait pu terminer ici, comme *Le Dernier des hommes*, magnifique film muet de Murnau. En un instant, toutes les idées les plus folles me sont passées par la tête. Mon roi Lear, roi déchu, vêtu de sacs-poubelles, sans château, sans domicile, posé sur un vieux strapontin.

Richard Peduzzi, *Je l'ai déjà joué demain*, Arles, Actes-Sud, 2021, p. 155.

Texte proposé avec l'aimable autorisation de Richard Peduzzi.

THE TRAGEDY OF KING LEAR

by **William Shakespeare**
1606

Dramatis Personae

Lear, King of Britain.
Goneril, daughter to Lear.
Regan, daughter to Lear.
Cordelia, daughter to Lear.
Duke of Albany.
Duke of Cornwall.

King of France.
Duke of Burgundy.
Earl of Kent.
Earl of Gloucester.
Edgar, son of Gloucester.
Edmund, bastard son to Gloucester.
Curan, a courtier.
Old Man, tenant to Gloucester.
Doctor.
Lear's Fool.
Oswald, steward to Goneril.
A Captain under Edmund's command.
Gentlemen.
A Herald.
Servants to Cornwall.

Knights Officers, Messengers, Soldiers,
Attendants.

Scene: Britain.

PERSONNAGES

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
GONERIL, fille aînée de Lear.
RÉGANE, deuxième fille de Lear.
CORDÉLIA, fille cadette de Lear.
LE DUC D'ALBANY, époux de Goneril.
LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOUCESTER.
EDGAR, fils légitime de Gloucester.
EDMOND, fils bâtard de Gloucester.
CURAN, courtisan.
Un vieillard, vassal de Gloucester.
Un médecin.
LE FOU DU ROI LEAR.
OSWALD, intendant de Goneril.
Un officier au service d'Edmond.
Gentilshommes.
Un héraut.
Serviteurs de Cornouailles

Chevaliers, officiers, messagers, soldats,
serviteurs.

La scène est en Grande-Bretagne.

3.

[Acte I, scène I]

Extrait 1

(...)

Lear: (...) Nous allons déployer notre plus sombre projet.
Donnez-moi cette carte. Sachez que du royaume
nous avons fait trois parts, dans la ferme intention
de délivrer notre âge du souci des affaires
pour en charger de plus jeunes forces
et ramper sans fardeau vers la mort. Notre fils de Cornouailles,
et toi, non moins aimant, notre fils Albany,
nous avons aujourd'hui résolu de publier
les dots de nos trois filles afin de couper court
à toute querelle à venir. Les seigneurs de France et de Bourgogne,
pour conquérir l'amour de ma plus jeune princesse,
prolongent à la Cour leur séjour amoureux ;
nous allons leur répondre ici même. Dites-moi, mes filles
(puisqu'on nous va dépouiller du pouvoir,
de nos revenus, des soucis de l'État),
que devons-nous dire – laquelle d'entre vous nous aime-t-elle le plus ?
Car le meilleur de nos largesses est réservé
au naturel que le mérite appui. Commence, Goneril,
toi qui es notre aînée.

Goneril : Mon amour, monseigneur, passe toute expression.
Plus que mes yeux, plus que l'espace ou que la liberté
et par-delà toute richesse ou rareté,
non moins que la vie avec ses grâces, ou que la beauté et l'honneur,
autant que le plus grand amour filial qui fut jamais,
et d'un amour qui coupe le souffle et laisse sans voix –
telles sont les limites que mon amour pour vous surpasse.

Cordélia (*à part*) : Que dira Cordélia ? Son amour, en silence.

Lear : De ces domaines, entre ces deux frontières,
riches de sombres forêts et de campagnes
aux rivières fécondes, aux larges pâturages,
nous te rendons maîtresse. À ta lignée, qui naîtra d'Albany,
nous l'octroyons en don perpétuel. Mais que dit notre deuxième fille,
notre chère Régane, épouse de Cornouailles ?

Régane : Je suis faite du même métal que ma sœur,
Et je m'estime à sa valeur. Car du fond de mon cœur,
c'est mon amour lui-même que je l'ai entendu nommer,
mais en termes trop faibles, et je déclare
la guerre à toutes les autres joies
qui se dressent sur le socle de mes sens
pour proclamer que tout mon bonheur tient
à mon amour pour votre chère altesse.

Cordélia (*à part*) : Allons, ma pauvre Cordélia !
Et pourtant non, car mon amour, j'en suis sûre,
a plus de poids que ma langue.

Lear : À toi comme aux tiens, en éternel apanage
revient cet ample tiers de mon beau royaume,
aussi vaste, aussi riche et aussi agréable
que le domaine de Goneril. – à vous maintenant, notre joie,
la cadette et la plus menue, au jeune amour de qui
les vignes de France et le lait de Bourgogne
brûlent pourtant de se mêler. Que pouvez-vous dire pour obtenir
une part plus opulente que vos sœurs ? Parlez.

Cordélia : Rien, monseigneur.

Lear : Rien ?

Cordélia : Rien.

Lear : Rien ne vient de rien. Une fois encore, parlez.

Cordélia : Malheur à moi ! Mais je ne puis
hisser mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime votre Majesté
comme l'exige mon lien, ni plus ni moins.

Lear : Allons, allons, Cordélia ! Exprimez-vous un peu mieux que cela,
Si vous ne voulez pas compromettre vos chances.

Cordélia : Mon bon seigneur,
vous m'avez engendrée, et élevée, et aimée,
et je vous rends ce que je dois comme il convient,
je vous obéis, et je vous aime, et entre tous je vous honore.
Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, puisqu'elles prétendent

n'aimer que vous ? Quand je me marierai, j'espère bien que la main du seigneur qui recevra la mienne emportera pour lui la moitié de mon amour, la moitié de mes soins et de mon devoir ; En tout cas, jamais je ne me marierai comme mes sœurs Pour n'aimer que mon père.

Lear : Et tu dis cela du fond du cœur ?

Cordélia : Oui, mon bon seigneur.

Lear : Si jeune, et tant de dureté ?

Cordélia : Si jeune et tant de vérité, monseigneur.

William Shakespeare, *Le Roi Lear*, traduction Daniel Loayza, Paris, éd. À propos, 2004, p. 10-13.

Texte anglais

35 Lear. Meantime we shall express our darker purpose.
Give me the map there. Know we have divided
In three our kingdom; and 'tis our fast intent
To shake all cares and business from our age,
Conferring them on younger strengths while we
Unburthen'd crawl toward death. Our son of Cornwall,
And you, our no less loving son of Albany,
We have this hour a constant will to publish
Our daughters' several dowers, that future strife
May be prevented now. The princes, France and Burgundy,
Great rivals in our youngest daughter's love,
Long in our court have made their amorous sojourn,
And here are to be answer'd. Tell me, my daughters
(Since now we will divest us both of rule,
Interest of territory, cares of state),
Which of you shall we say doth love us most?
That we our largest bounty may extend
Where nature doth with merit challenge. Goneril,
Our eldest-born, speak first.
Gon. Sir, I love you more than words can wield the matter;
Dearer than eyesight, space, and liberty;
Beyond what can be valued, rich or rare;
No less than life, with grace, health, beauty, honour;
As much as child e'er lov'd, or father found;
A love that makes breath poor, and speech unable.
Beyond all manner of so much I love you.
Cor. [aside] What shall Cordelia speak? Love, and be silent.
Lear. Of all these bounds, even from this line to this,
With shadowy forests and with champains rich'd,
With plenteous rivers and wide-skirted meads,

We make thee lady. To thine and Albany's issue
Be this perpetual.- What says our second daughter,
Our dearest Regan, wife to Cornwall? Speak.

Reg. Sir, I am made

Of the selfsame metal that my sister is,
And prize me at her worth. In my true heart
I find she names my very deed of love;
Only she comes too short, that I profess
Myself an enemy to all other joys
Which the most precious square of sense possesses,
And find I am alone felicitate
In your dear Highness' love.

Cor. [aside] Then poor Cordelia!

And yet not so; since I am sure my love's
More richer than my tongue.

Lear. To thee and thine hereditary ever
Remain this ample third of our fair kingdom,
No less in space, validity, and pleasure
Than that conferr'd on Goneril.- Now, our joy,
Although the last, not least; to whose young love
The vines of France and milk of Burgundy
Strive to be interest; what can you say to draw
A third more opulent than your sisters? Speak.

Cor. Nothing, my lord.

Lear. Nothing?

Cor. Nothing.

Lear. Nothing can come of nothing. Speak again.

Cor. Unhappy that I am, I cannot heave
My heart into my mouth. I love your Majesty
According to my bond; no more nor less.

Lear. How, how, Cordelia? Mend your speech a little,
Lest it may mar your fortunes.

Cor. Good my lord,

You have begot me, bred me, lov'd me; I
Return those duties back as are right fit,
Obey you, love you, and most honour you.
Why have my sisters husbands, if they say
They love you all? Haply, when I shall wed,
That lord whose hand must take my plight shall carry
Half my love with him, half my care and duty.
Sure I shall never marry like my sisters,
To love my father all.

Lear. But goes thy heart with this?

Cor. Ay, good my lord.

Lear. So young, and so untender?

105 Cor. So young, my lord, and true.

When Lear is mad. What wouldst thou do, old man?
Think'st thou that duty shall have dread to speak
When power to flattery bows? To plainness honour's bound
When majesty falls to folly. Reverse thy doom;
And in thy best consideration check
This hideous rashness. Answer my life my judgment,
Thy youngest daughter does not love thee least,
Nor are those empty-hearted whose low sound
Reverbs no hollowness.

Lear. Kent, on thy life, no more!

Kent. My life I never held but as a pawn
To wage against thine enemies; nor fear to lose it,
Thy safety being the motive.

Lear. Out of my sight!

Kent. See better, Lear, and let me still remain
157. The true blank of thine eye.

4.

[Acte I, scène V]

Le Fou : Sais-tu pourquoi le nez est au milieu de la figure ?

Lear : Non.

Le Fou : Pour que les yeux restent de chaque côté. Comme ça, quand on ne peut pas sentir quelque chose, on peut le tenir à l'œil.

Lear : J'ai été injuste avec elle...

Le fou : Sais-tu comment l'huître produit son écaille ?

Lear : Non.

Le Fou : Moi non plus. Mais je sais pourquoi un escargot a une maison.

Lear : Pourquoi ?

Le Fou : Pour se fourrer la tête dedans, pardi ! Mais pas pour la donner à ses filles, et laisser ses cornes sans emballage.

Lear : J'en oublierais ma nature... un si bon père ! Mes chevaux sont-ils prêts ?

Le Fou : Tes ânes s'en occupent. La raison pour laquelle les sept étoiles sont pas plus de sept est une bien belle raison.

Lear : Parce qu'elles ne sont pas huit ?

Le Fou : Ma foi oui ! Tu ferais un bon fou.

Lear : Les reprendre de force ! Monstre d'ingratitude !

Le Fou : Si tu étais mon fou, m'n oncle, je te ferais battre pour être vieux avant l'âge.

Lear : Comment cela ?

Le Fou : Tu n'aurais jamais dû être vieux avant être sage.

Lear : Oh ! Non, pas fou, surtout pas fou, Ciel clément,

préserve ma raison, je ne voudrais pas devenir fou...

Entre un gentilhomme.

Alors, mes chevaux sont-ils prêts ?

(...)

Texte anglais

18 Fool. (...) Thou canst tell why one's nose stands i'th'middle on's face?

Lear. No.

Fool. Why, to keep one's eyes of either side's nose, that what a man cannot smell out, he may spy into.

Lear. I did her wrong.

Fool. Canst tell how an oyster makes his shell?

Lear. No.

Fool. Nor I neither; but I can tell why a snail has a house.

Lear. Why?

Fool. Why, to put's head in; not to give it away to his daughters, and leave his horns without a case.

Lear. I will forget my nature. So kind a father!- Be my horses ready?

Fool. Thy asses are gone about 'em. The reason why the seven stars are no mo than seven is a pretty reason.

Lear. Because they are not eight?

Fool. Yes indeed. Thou wouldst make a good Fool.

Lear. To take't again perforce! Monster ingratitude!

Fool. If thou wert my fool, nuncle, I'd have thee beaten for being old before thy time.

Lear. How's that?

Fool. Thou shouldst not have been old till thou hadst been wise.

Lear. O, let me not be mad, not mad, sweet heaven!

Keep me in temper; I would not be mad!

[Enter a Gentleman.]

How now? Are the horses ready?

(...)

Exeunt.

4. suite

[Acte II, scène 1]

(...)

Salle dans le château du comte de Gloucester.

Edmond : Le duc ici ce soir ! Tant mieux ! Parfait !

Ce fil se tisse de lui-même dans ma trame.

Mon père a ordonné l'arrestation de mon frère ;

Quant à moi, il me reste un point un peu délicat
à régler à tout prix. Célérité, fortune, à l'œuvre !

Mon frère, un mot ! Descendez, mon frère, je vous appelle !

Entre Edgar.

Mon père est alerté ! Fuyez, monsieur !
Ses espions lui ont trahi votre cachette.
Profitez à présent de la nuit.
Auriez-vous dit du mal du duc de Cornouailles ?
Il arrive à l'instant, au galop, dans la nuit,
Et Régane avec lui ; n'avez-vous rien dit
à propos de sa querelle avec le duc d'Albany ?
Réfléchissez.

Edgar : Pas un mot, j'en suis sûr.

Edmond : J'entends mon père qui vient ! Pardonnez-moi,
Je dois par ruse tirer l'épée contre vous.
Dégainez, faites mine de vous défendre. Battez-vous bien.
Rends-toi ! Viens comparaître devant mon père ! De la lumière, holà, par ici !
Fuyez, mon frère... Des torches, des torches ! Oui, oui, au revoir.

Sort Edgar.

Un peu de sang renforcera l'impression
Que notre lutte a été acharnée.

Il se blesse au bras.

J'ai vu des ivrognes
en faire bien plus par simple jeu. Mon père, mon père !
Arrêtez- le ! À l'aide, quelqu'un !

Entre Gloucester avec des serviteurs portant des torches.

Gloucester : Eh bien, Edmond, où est cette canaille ?

Edmond : Il se tenait tapi dans l'ombre, son épée à la main,
marmonnant de sinistres sortilèges, pour conjurer la lune
de lui être favorable...

Gloucester : Mais où est-il ?

(..) Edmond : Il s'est enfui par là, monsieur, lorsqu'il comprit qu'il ne pourrait...

Gloucester : Allez ! Rattrapez-le !

Sortent quelques serviteurs.

... Qu'il ne pourrait quoi ?

Edmond: Me persuader d'assassiner votre Seigneurie (...).

William Shakespeare, *Le Roi Lear*, op. cit. p. 48-49 et 51-52.

[ACT II. Scene I.]

Texte anglais

A court within the Castle of the Earl of Gloucester.

(...)

Edm. The Duke be here to-night? The better! best!

This weaves itself perforce into my business.

My father hath set guard to take my brother;

And I have one thing, of a queasy question,

Which I must act. Briefness and fortune, work!

Brother, a word! Descend! Brother, I say!

Enter Edgar.

My father watches. O sir, fly this place!

Intelligence is given where you are hid.

You have now the good advantage of the night.

Have you not spoken 'gainst the Duke of Cornwall?

He's coming hither; now, i' th' night, i' th' haste,

And Regan with him. Have you nothing said

Upon his party 'gainst the Duke of Albany?

Advise yourself.

Edg. I am sure on't, not a word.

Edm. I hear my father coming. Pardon me!

In cunning I must draw my sword upon you.

Draw, seem to defend yourself; now quit you well.-

Yield! Come before my father. Light, ho, here!

Fly, brother.- Torches, torches!- So farewell.

Exit Edgar.

Some blood drawn on me would beget opinion

Of my more fierce endeavour. [Stabs his arm.] I have seen
drunkards

Do more than this in sport.- Father, father!-

Stop, stop! No help?

Enter Gloucester, and Servants with torches.

Glou. Now, Edmund, where's the villain?

Edm. Here stood he in the dark, his sharp sword out,

Mumbling of wicked charms, conjuring the moon

To stand 's auspicious mistress.

Glou. But where is he?
Edm. Look, sir, I bleed.
Glou. Where is the villain, Edmund?
Edm. Fled this way, sir. When by no means he could ...
Glou. Pursue him, ho! Go after. [Exeunt some Servants].
By no means what?
Edm. Persuade me to the murder of your lordship;
(...).

5.

[Acte III, scène IV]
(environ au centre de la pièce)

La lande. Devant une cabane.

Lear, Kent (travesti), le Fou, Edgar, travesti en « Tom of Bedlam » (Bedlam étant un asile d'aliénés). (...)

Edgar : Pauvre Tom a froid.

Gloucester: Venez avec moi. Mon devoir ne peut se résoudre à obéir en tous points aux ordres si durs de vos filles. Bien qu'elles m'imposent de vous fermer la porte et de vous abandonner à cette nuit tyrannique, j'ai couru le risque de vous rechercher pour vous conduire jusqu'à l'abri où une table et un feu vous attendent.

Lear : Laissez-moi d'abord causer avec ce philosophe.
Quelle est la cause du tonnerre ?

Kent : Mon bon seigneur, acceptez son offre, entrez dans la maison.

Lear : Je veux débattre avec ce très savant Thébain.
Quelle est votre discipline ?

Edgar : L'art d'éviter le démon et de tuer la vermine.

Lire : Laissez-moi vous poser une question en privé.

Kent : Insistez encore pour qu'il vous suive, monseigneur, son esprit commence à chavirer.

Gloucester: Comment le lui reprocher?
Ses filles veulent sa mort. Ah, ce brave Kent,
Il l'avait bien prédit, ce pauvre banni !
Tu dis que le roi devient fou ? Et moi, mon ami, je te dis
que je le suis presque moi-même. J'avais un fils,
désormais hors-la-loi de mon sang ; il a voulu me tuer,
Il y a peu, très peu de temps ; je l'aimais, mon ami,
Plus qu'aucun père a jamais aimé son fils ; pour te dire la vérité,
J'en suis fou de douleur. Quelle nuit !
Votre Grâce, je vous en supplie...

Lear : Oh, excusez-moi, monsieur !
Noble philosophe, reste avec moi.

Edgar : Tom a froid.

Gloucester: Entre là, mon gars, va te mettre au chaud dans la cabane.

Lear : Allons, entrons tous.

Kent : Par ici, monseigneur.

Lear : Avec lui !
Je veux mon philosophe !

Kent : Mon bon seigneur, il faut lui céder. Laissez- lui son compagnon.

Gloucester: Prenez-le avec vous.

Kent : Allez, toi, viens, suis-nous.

Lear : Viens, mon bon Athénien.

Gloucester: Plus un mot ! Chut !
(...)

William Shakespeare, *Le Roi Lear*, op. cit. p. 96-98.

Texte anglais

Scene IV.

The heath. Before a hovel.

Storm still. Enter Lear, Kent, and Fool.

(...) 139. Edg. Poor Tom's a-cold.

Glou. Go in with me. My duty cannot suffer
T'obey in all your daughters' hard commands.
Though their injunction be to bar my doors
And let this tyrannous night take hold upon you,
Yet have I ventur'd to come seek you out
And bring you where both fire and food is ready.

Lear. First let me talk with this philosopher.

What is the cause of thunder?

Kent. Good my lord, take his offer; go into th'house.

Lear. I'll talk a word with this same learned Theban.

What is your study?

Edg. How to prevent the fiend and to kill vermin.

Lear. Let me ask you one word in private.

Kent. Importune him once more to go, my lord.

His wits begin t'unsettle.

Glou. Canst thou blame him?

Storm still.

His daughters seek his death. Ah, that good Kent!
He said it would be thus- poor banish'd man!
Thou say'st the King grows mad: I'll tell thee, friend,
I am almost mad myself. I had a son,
Now outlaw'd from my blood. He sought my life
But lately, very late. I lov'd him, friend ;
No father his son dearer. True to tell thee,
The grief hath craz'd my wits. What a night's this!
I do beseech your Grace...

Lear. O, cry you mercy, sir.

Noble philosopher, your company.

Edg. Tom's acold.

Glou. In, fellow, there, into th'hovel; keep thee warm.

Lear. Come, let's in all.

Kent. This way, my lord.

Lear. With him!

I will keep still with my philosopher.

Kent. Good my lord, soothe him; let him take the fellow.

Glou. Take him you on.

Kent. Sirrah, come on; go along with us.

Lear. Come, good Athenian.

Glou. No words, no words, hush. (...)

6.

Giorgio Strehler, note pour la mise en scène du roi Lear, 1972

1) Sources et origine³

Ne pas négliger dans *Lear* une donnée de fait : la « fable » de Leir-Lear porte, d'après Holinshed, la date de 3105 après la *naissance du monde* (55 ans avant la fondation de Rome, en Israël régnaient Juda et Jéroboam).

La tragédie a été située par Shakespeare au seuil du temps, non et pas hors du temps mais dans une aire historique.

On obtient ainsi une *abstraction* des situations, sans pour autant perdre une présence historique possible : l'histoire des hommes en un temps donné. Mais ce temps est très reculé.

La tragédie la plus éloignée dans le temps de Shakespeare : remarquer que l'on parle ici de *Dieux* et non de Dieu.

Éviter de la situer dans le vide.

Éviter d'en faire un prétexte historique.

2) « Quatrième acte »

Forte impression que me laisse le « quatrième acte » et surtout – bouleversante et inattendue – la scène du réveil de Lear auprès de Cordélia.

Après la « tempête » de Lear, la folie des hommes, la méchanceté, le sang et la douleur, voici que descend une paix inouïe. Lear se réveille, ou plutôt il est *en train* de se réveiller. C'est là que s'est produit le *retournement*, la conquête de la *vérité* qui existe au-delà des choses. (...)

Cordélia qui attend le réveil de Lear. Elle « caresse » son front pour le dégager de ses cheveux blancs, « ce tendre casque ». Les paroles de Cordélia semblent adressées à un autre homme ; différent du Lear que nous voyons. Elles *anticipent* sur le Lear qui nous apparaîtra sous peu. Mais nous l'ignorons. Là est le génie. On peut imaginer que pour Cordélia, Lear est toujours apparu ainsi, très vieux et tendre. Peut-être Cordélia avec les yeux du cœur a-t-elle toujours discerné la bonté de Lear qui existe au-delà de ses colères et de son despotisme.

Lear insiste souvent sur sa bonté. « Un père aussi affectueux », dit-il... Il se sent bon, il se sait bon. Tout cela est comme caché par un tempérament « colérique », par l'habitude du jeu du pouvoir et l'angoisse de la vieillesse devant la vie qui passe.

³ Groupements thématiques de Françoise Gomez.

3) Générations

Les vieux, ce sont Lear, Gloster et Kent (ce dernier moins vieux et déguisé en « plus jeune »). Les vieux sont peu nombreux, les jeunes sont très nombreux et voraces. (...) Les deux vieillards sont comme des mammouths au milieu des animaux agiles, cruels et voraces qui vivront *après*. Ils se déplacent avec lenteur, comme un peu étourdis. (...) Autour d'eux les jeunes gens s'empoignent, brûlent de passions brûlantes et glacées. Sauf Edgar...

Edgar pour échapper au « jeu » doit être chassé du système. Il doit devenir fou au sens où il doit faire croire qu'il est devenu fou. Il doit être non plus « jeune » mais fou sans âge ni condition. Rien ; c'est un « fou ». Il n'a ni père ni mère ni parenté. Plus tard il pourra recommencer à redevenir *quelqu'un* mais pas encore lui-même. Un paysan ou quelque chose de ce genre. À la fin seulement il se retrouvera lui-même. Mais *son père est mort*. (...)

Edgar représente le pôle humain juste. Trop même. Edgar est un jeune homme. Dans ce drame de la vieillesse, et non d'un vieillard, ni de l'ingratitude mais des *générations* (entre autres choses), Shakespeare laisse le pôle positif à celui qui est en devenir, à un jeune. Il a presque toujours fait ainsi. Prenez *Macbeth*, par exemple. Shakespeare sait que la vie ne s'arrête pas, que demain appartient aux « autres », aux nouvelles générations.

4) Sur le Fou et Cordelia, le Fou-Cordelia

Dans mes premières notes, il y a une indication purement intuitive : Fou-Cordélia. Quand Cordélia disparaît, le Fou apparaît, quand le Fou disparaît, Cordelia réapparaît. (...) Selon moi, la vérité la plus secrète est la suivante : le Fou, c'est la persistance d'un bien qui a été chassé. (...) Le public devait-il reconnaître Cordelia dans le Fou et, à la fin, le Fou en Cordelia ? (...) Il devait sûrement reconnaître un lien mystérieux, insaisissable.

Giorgio Strehler, *Un Théâtre pour la vie*, Feltrinelli 1974, Paris, Fayard, 1980, p. 278-297, extraits.



Paul Scofield, un Lear historique, dans la mise en scène de Peter Brook pour la Royal Shakespeare Company, 1962.